

Le « *care* » désigne avant tout une activité, celle du « prendre-soin », par laquelle des vies sont soutenues, réparées ou maintenues. Ce que fait le docteur Denis Mukwege avec la Fondation Panzi – aider les survivantes de violences sexuelles en temps de guerre – relève du *care*. De l’informel des activités ordinaires à la création d’institutions, il s’agit de construire un monde plus juste. Toutes les vies se valent, et les plus vulnérables ont besoin d’attention. Plus largement, la terre elle-même mérite un « prendre-soin ».

Elle apparaît à un moment où l’État social n’est plus considéré comme une priorité. Reagan considérait que le social coûte trop d’impôts, que chacun doit se montrer performant, apte à prendre sa part dans le grand marché. Dans le grand jeu de Monopoly néolibéral, on fait croire que tout le monde est à égalité, alors que les situations de pouvoir et de privilèges sont acceptées telles quelles : on renforce les forts et affaiblit les faibles. C’est la vérité très crue du néolibéralisme. L’éthique du *care* surgit comme une critique de ce marché de dupes. Elle révèle combien des institutions de soin s’avèrent nécessaires et centrales.

Nous sommes dans un capitalisme patriarcal : l’économie et la politique, mondialement, sont entre les mains d’un ordre masculin jusqu’à des manifestations inquiétantes comme la remise en cause du droit à l’avortement aux États-Unis. Les inégalités de genre sont donc partie prenante de cet ordre alors même que depuis #MeToo les femmes réclament une justice de genre. L’éthique du *care* interroge les raisons et l’histoire de ces inégalités en insistant sur le caractère central d’activités comme le soin des corps, le travail affectif, la réponse aux besoins vitaux. Le *care* a de la valeur ; il doit être rémunéré le plus possible et partagé entre les hommes et les femmes.

Les femmes sont déléguées aux tâches de soin, car cela leur a été imposé à travers l’histoire jusqu’à fabriquer la perspective d’une nature aimante féminine ! Or, personne, par exemple, n’est mère au nom d’un instinct. On fabrique des rôles, des binarités qui handicapent nos vies, qui pourraient être bien plus libres. De même, on a forgé des métiers « féminins » moins rémunérés car considérés comme faciles. Pourtant, s’occuper de personnes très âgées dans des Ehpad relève d’un savoir-faire, d’expériences, de compétences tout autant qu’un travail de maçonnerie.

L’éthique du *care* tient dans une attitude ouverte avec la perspective de Carol Gilligan d’une « voix différente », d’une écoute des autres largement attribuée aux femmes à travers l’histoire. L’attention à la singularité d’une situation complexe où des personnes sont en relation, réhabilitant la place des émotions et d’une rationalité dialogique, est souvent dévalorisée, contrairement à une morale qui exhibe des principes. C’est pourtant d’elle que nous avons besoin aujourd’hui.

Le système public de soin en France est en danger. Les jeunes médecins ne veulent plus exercer dans l’hôpital public. Il est difficile de recruter des infirmières ou des aides-soignantes. Il y a de plus en plus de « déserts médicaux ». Toutes ces activités ne peuvent pas être ramenées à un chiffrage des actes, à une vision selon le profit. Le service public doit être repensé avec le *care* : des institutions où la qualité des relations vient en premier.

La pandémie a renforcé les inégalités femmes-hommes jusqu’à l’extrême visibilité de la sphère médiatique, où les femmes ont disparu comme expertes ! La pandémie nous avait amenés à vouloir changer de monde, à sortir du modèle devenu étriqué de la croissance : que reste-t-il de notre expérience commune de la vulnérabilité ?